

# *Ce lieu que je croyais connaître*

*une expérience de recherche en éducation populaire*

---

Projet TEFO

Promoteur du projet

Participants

Éducatrice référente

Artiste intervenant

Invité occasionnel

# *Ce lieu que je croyais connaître*

## *une expérience de recherche en éducation populaire*

---

*Éduquer quelqu'un c'est lui apprendre à se méfier des règles. Gilles Deleuze*

*L'objectif premier de ce travail est de fournir un certain nombre de questions et qui peuvent servir d'outil pour créer des rencontres, définir les démarches, penser donc l'éducation populaire du point de vue des participants ou « publics cibles » comme on dit aujourd'hui.*

### *Ce qui n'est pas nommé n'existe pas...*

Dans son livre *Devant la parole*, Valère Novarina, dramaturge français, avance que le monde ne préexiste pas à son énonciation, qu'il ne nous apparaît que parce que nous le disons. Il affirme donc que la parole crée le monde, agit sur nos vies et fait naître de notre histoire ce que nous n'en savions pas. En définitive, nos vies jusque dans leur intime le plus profond s'incarnent par et dans la parole.

S'accorder sur cette grande idée *opérative* (qui pousse à l'action), revient à attribuer à chacun une place, une force, une place-forte peut-être d'où faire entendre sa propre perception des réels et des tangibles qui nous habitent et des illusions et fictions qui nous entourent.

Voilà le pourquoi de ces quelques pages et que l'on appelle ici *outil pédagogique*.

Les pistes que nous allons brasser entendent proposer et s'interroger sur les démarches, les rôles, les lieux, les espaces ; non pas donner des réponses ou des modes d'opérer mais poser des questions qui parfois restent sous le boisseau et induire ainsi une analyse critique de ce que peut être une expérience socio-artistique dans un lieu d'éducation permanente, en l'espèce un lieu d'apprentissage ou d'*alphabétisation*.

Parce que *former c'est aider à trouver une forme* et parce que l'acte d'apprendre échappe aux *apprenants* comme aux *formateurs* tout autant, il importe de questionner la *grammaire* de nos pratiques (s'interroger sur les structures, les modes, les procédés, les dispositifs, les combinaisons...) pour mieux les *conjuguer* au temps, à l'espace et aux personnes rencontrées.

*Conjuguer c'est se situer en situant les autres et situer les autres en se situant soi-même. C'est dire je, tu, il, elle, nous, vous, eux, hier, aujourd'hui, ici, ailleurs, certainement, peut-*

être... C'est parler de l'individu et du collectif, du féminin et du masculin, de l'ancien et du moderne, de l'Autre et du Même, de la présence et de l'absence, de la proximité et de l'éloignement, du réel et de la fiction, du lien et de la distance, du passé et du futur, du simple et du complexe, du possible et du conditionné, du temps donc, de l'espace donc et de l'humain d'évidence.

Parce qu'

*On ne peut pas penser ce qu'on ne peut pas nommer... (Franck Lepage)*

Il nous faut plaider dans ce genre de réflexion pour un véritable travail sur la langue et le langage, sur les manières de nommer les choses et les êtres, d'interroger les mots sans relâche. Puisqu'il s'agit d'apprentissage, d'alphabetisation, l'objectif entier est d'insister sur la langue à acquérir, parce que liée à un territoire, à une histoire, à des êtres qui se rencontrent dans une permanence éphémère. Nommer donc les choses pour ce qu'elles contiennent et non seulement pour l'usage (social, culturel et politique) qu'on veut leur assigner. ON étant ici le système de pensée dominant. Et surtout lister les questions qui se posent et que souvent nous venons à occulter.

*Qui sommes-nous, qu'est chacun de nous sinon une combinaison d'expériences, d'informations, de lectures, de rêveries ? Chaque vie est une encyclopédie, une bibliothèque, un inventaire d'objets, un échantillonnage de styles, où tout peut se mêler et se réorganiser de toutes les manières possibles. (Italo Calvino)*

DONC,

*On disait un PROJET,*

Lire et écrire, voilà le projet qui veut mettre en commun les manières d'opérer, faire société comme on dirait aujourd'hui parce qu'il s'agit plus d'un travail « social » que d'« éducation » au sens strict du terme.

Parce qu'on ne peut lire ni écrire sans parler, la parole donc ! Pour exprimer, s'exprimer et entrer en action comme on entre en résistance face aux pesanteurs des déterminismes de toutes sortes.

Une pensée devenue commune en la matière avance que pour acquérir une autonomie dans le déroulement de sa vie, il faut avoir la volonté d'apprendre, d'apprendre à apprendre, d'acquérir et de comprendre. Être « alphabétisé » c'est donc se doter d'un alphabet, se donner les armes et tracer ses propres pistes.

Le Littré définit le mot *alphabétiser* comme le fait d'*apprendre l'art de parler et d'écrire correctement*. Et l'alphabetisation comme un *ensemble de règles conventionnelles (variables suivant les époques) qui déterminent un emploi correct (ou bon usage) de la langue parlée et de la langue écrite*.

On ne mettra pas ici en cause cette tâche noble qui a sorti des centaines de millions de personnes de l'illettrisme c'est-à-dire de la honte, du mépris et de la dépendance, mais on posera tout de même un certain nombre de questions :

- Qu'est-ce que « fournir un alphabet » ? Et lequel ? Et à qui ?
- Où est l'alpha et l'oméga de cette démarche ? C'est-à-dire quand cela commence-t-il et quelle en est la durée ?
- C'est quoi une règle ? Qui établit les règles ?
- S'il y a convention, qui décide de la convention ?
- En quoi l'époque change les règles, les conventions et les pratiques ?
- Qu'est-ce que *l'emploi correct, le bon usage, le mauvais usage* ?
- Comment *sanctionner* le bon ou le mauvais usage ?
- Qu'est-ce que la *langue parlée* ? Parlée par qui ? A l'adresse de qui ?
- Qu'est-ce que la *langue écrite* ? Écrite par qui ? Pour qui ?
- Quelles sont les territoires, ressemblances et différences entre ces deux modes ?
- Y'a-t-il un rapport de hiérarchisation entre les deux ? Et qui l'institue ?

*On disait UN TITRE : Ce lieu que je croyais connaître*

Le titre d'un livre, d'une revue, d'une expérience, d'un « projet », est toujours une manière d'annoncer quelque chose en plein et en creux, en positif et en négatif, en présence et en absence. Tel qu'ici formulé, celui-ci indique une expérience (le lieu), une expérience particulière (ce lieu-là et pas un autre ?), une personne (je), une croyance et une connaissance (relations au lieu).

Puisque le lieu en question, le titre n'en dit rien, pas plus qu'il ne dit du *je* en jeu, surgissent alors quelques questions :

- S'agit-il d'un lieu privé voire intime ou d'un lieu public ?
- Cette croyance qu'elle est-elle ?
- Est-elle prédéterminée, subie ? Et en quoi et comment ?
- *Croyance* s'oppose-t-elle ici à *Pensée* ? Et ya-t-il hiérarchisation entre les deux ?
- Est-ce donc un titre en plein pour dire que l'on ne connaît jamais rien des lieux que nous connaissons et qui nous habitent parfois plus que nous les habitons.
- Est-ce dire que nous ne les connaissons pas comme nous croyons les connaître ?
- Le *je* veut-il dire qu'il n'y a de relation qu'individuelle avec un lieu ?
- Y'a-t-il lien entre le *je (jeu)* et le lieu ? Comment se manifeste ce lien ?
- Et ce *je* d'où vient-il ?
- Qui du *je* ou du *lieu* raconte l'autre ?
- Pourquoi *ce* lieu ? Cela veut-il dire que nous choisissons les lieux ? Comment alors ? Selon quels critères ? Et ceux-ci sont-ils conscients ou inconscients ?

### *On disait UN LIEU*

Un lieu du présent celui-là. On veut dire du moment de l'apprentissage et de la rencontre. Si un lieu réunit des éléments qui n'existent au fond que par les relations qu'ils entretiennent entre eux, on peut définir un lieu par l'ordre et la stabilité des positions de chacun de ces éléments. Ordre et stabilité donc.

On pourrait supposer à ce lieu, petite pièce ou salle impersonnelle, une fonction éphémère et parfois répétitive et où chacun trouverait une bienveillance et la possibilité d'un centre de gravité.

Restent les questions suivantes

- De quel ordre est ce lieu ?
- Ordre de la domination ou de la désignation ?
- De mise en cause ou d'assignation ?
- De singularisation ou de conformation ?
- Quelles positions sont stables ?
- Qui définit la stabilité ?
- Que veut dire dès lors l'*instabilité* ?
- Qui la juge et qui la sanctionne ?

### *On disait des SEANCES*

De prime abord, le mot est sympathique parce que plein de promesses. On dit *Tenir séance*. Peut-être suggère-t-on ainsi qu'on y tient, qu'on y trouve un intérêt... C'est que l'on y *siège* et *siéger*, c'est avoir une/sa place dans le lieu.

Une *séance* c'est l'acte de celui qui est *séant*, qui assiste à, qui est présent, dans le présent de ce qui se passe et comme on dit *avoir droit de séance*, *tenir séance*, être *séant* c'est être sur son séant, être assis donc.

Une *séance* ça s'ouvre par un rituel qui dit qui est là et pourquoi. Et une *séance* ça se lève comme on lève le camp après avoir livré bataille.

Remarquons qu'en matière d'Éducation populaire, on met le mot au pluriel, on parle de *séances* !

- Pourquoi DES *séances* ? Que raconte ce pluriel ?
- Un rapport au temps long ? Lequel ?
- Qui décide du temps à passer ensemble ?
- Cette décision tient-elle seulement au contenu des séances ?
- Et quel est ce contenu ?
- Faut-il être assis pour partager ?
- Qui ouvre ? Qui ferme ?
- Cette fonction de *maître de cérémonie* qui la tient ?
- Comment, quand et par qui est décidée cette fonction ?

Une fois levée la séance, on quitte le séant, la position assise, pour bouger, déambuler, se promener, c'est-à-dire au départ du *lieu* envahir l'*espace*.

Alors,

*On disait UN ESPACE*

Il y a *espace* dès qu'il y a une direction à prendre, à petits pas ou en courant c'est-à-dire que le facteur *vitesse* (le *temps* donc) s'invite. L'espace serait donc la rencontre de plusieurs mouvements et déplacements qui s'y déroulent.

On pourrait tenter que le lieu devient espace comme le mot devient parole lorsqu'il se déploie dans toute sa multiplicité pour dire le présent. Et pour dire le présent, c'est au travers de la *pratique* ou plutôt *des pratiques* que son sens émerge, c'est-à-dire à la fois le verbe dans ses intonation, rythme, souffle, élan... mais aussi le geste, une manière de s'asseoir, de regarder, de marcher, une attitude obstinée parfois de garder le silence comme on couve un bien précieux.

La dimension de l'espace s'impose dès qu'un lieu s'inscrit dans le territoire. C'est pourquoi nombre de projets (d'alphabétisation notamment) décident à un moment donné une *sortie de groupe* pour déambuler dans la ville, envahir l'espace pour l'élargir. Cette immersion dans une *vastitude de l'espace et du temps* (Jean Paul Tournay) permet aux mots de s'énoncer et de résonner différemment, d'appréhender autrement ce qui est nous et pas tout à fait nous et pas seulement nous : le territoire.

On se surprend à rêver à l'espace comme simple expérience du temps, musarder, errer, vadrouiller, vagabonder, sans réelle volonté de trouver quoi que ce soit de fonctionnel ou d'utilitaire, juste écouter ses pas comme on écoute sa respiration, traîner encore *comme traînent les chiens* (Léo ferré), se perdre surtout parce que si l'on se perd, on s'éternise et alors seulement quelque chose de la durée nous est révélé... un peu... Et avec la durée, c'est la pensée sur nous et donc sur l'Autre qui prend de l'épaisseur.

Pourtant, ce temps de confrontation à l'espace, au monde, est fragile parce qu'il peut se laisser envahir par les rapports de force et de domination qui reviennent à la charge. Malgré l'attention vraie faite à l'Autre, la sympathie, l'amitié voire la tendresse éprouvée les uns pour les autres, parfois l'on oublie que le *participant* a sa propre capacité et sa manière intime d'intégrer un espace, qu'il a ses propres manières ritualisées de le parcourir, de le conjuguer avec ses propres références et acquis.

Le risque présent à chaque moment est d'infantiliser celui qui ne sait pas, de lui livrer un savoir qui peut vite être un outil de conformation à l'ordre que l'on croit immuable, aux bonnes manières transmises et supposées être évidentes. Cela revient en somme à assigner chaque être à un endroit équidistant entre ce que je vois de lui et ce que j'en suppose. Ce que j'en suppose (impression liée à ma propre histoire, à mes propres croyances... ) prenant toujours le pas sur la réalité ce celui que je regarde.

Des questions :

- Comment peut-on décrire les rapports de force et de domination en jeu dans l'espace ?
- L'espace appartient-il à quelqu'un ? Si oui, à qui ? Si non, pourquoi ?
- Peut-on être dans des relations d'apprentissage sans rapports de force ?
- Comment travailler à des relations d'égalité entre les différents protagonistes ?
- Comment gérer les relations conflictuelles entre *horizons différents* ?
- Quels sont les trajets intimes et imposés dans cet espace ?
- Peut-on parler de l'Autre sans parler de soi ?

### *On disait DES « ETRES »*

Tout lieu et tout espace de rencontres suppose des êtres, hommes et femmes, d'âges, d'origines, de croyances, de points d'intérêt et d'ancrage différents... Et dans ce lieu d'*alphabétisation* sont mis en relation des *instructeurs* et des *apprenants*, personnes qui *SONT* même si elles n'*ONT* rien ou pas grand-chose au regard de ce qu'on imagine être *L'AVOIR*.

Des *êtres* qui se retrouvent là au mieux par un choix guidé et au pire par contrainte.

#### *une éducatrice-référente*

Éduquer est une tâche exaltante ; donner les armes pour affronter les défis d'une vie est noble. Mais cette place confère à qui la prend une autorité sur les autres, un réel pouvoir de domination. Est nécessaire en conséquence de connaître ce lieu de domination, d'en saisir les points précis de rupture et les quelques modalités pour y échapper. Et si apprendre à *lire et écrire* est devenu une nécessité absolue, il faut se méfier et se prémunir contre le danger *missionnaire* de cette entreprise.

- Qu'est-ce qu'un éducateur ?
- Qu'est-ce qu'un référent ?
- Qui décide de quoi ?
- Qu'est-ce qu'une mission ?
- Quel en est le véritable contenu ?
- Comment former à cette rencontre ?
- Quels sont les outils de cette formation et qui les conçoit ?

#### *un artiste intervenant*

On peut se poser la question de l'introduction dans des institutions et lors de processus d'apprentissage, de la dimension artistique. Il nous faut réfléchir aux raisons de cette présence et chercher à en saisir mieux les tenants et les aboutissants.

- Qu'est-ce qu'un artiste ?
- Qu'est-ce qu'une intervention ?
- Qu'est-ce que *intervenir* pour un artiste ?
- Cette présence quel en est le territoire ?
- Qui participe à la décision de cette présence artistique au sein de ces lieux ?
- Y'a-t-il une pédagogie de cette rencontre ? Et quels terrains aborde-t-elle ?

#### *des invités occasionnels*

Parfois des *intrus, curieux avertis* peuvent entrer dans le lieu comme une sorte de

fenêtre ouverte sur un ailleurs, un regard à distance et distancié. Des invités dont *l'implication* au sens de *compromis* est moins grande dans les rapports de force inhérents à ces rencontres et qui de par cette distance installée permet un regard qui surplombe et donne un regard *d'en haut*.

- Qui invite qui ?
- A quelles fins ?
- Quelle place pour les participants dans ce choix ?

*des usagers (ou participants), les publics...*

Des femmes et des hommes ensemble mais éparpillés parfois et qu'un objectif (ou plusieurs) réunit là.

- Hormis l'apprentissage, savent-ils ces participants les raisons de leur présence ?
- Qui a décidé d'être là ?
- Qui désigne qui ?
- Qui s'occupe de qui ?
- Qui occupe qui ?
- Qui domine qui ?
- Qui apprend à qui ?
- Qui apprend de qui ?
- Qui apprend quoi ?
- Qu'est-ce qu'un *public cible* ?

Maintenant que voilà les *êtres* installés dans le *lieu* qui nous *accueille*, qui nous *reçoit* et dont nous sommes les obligés, qu'allons-nous partager ? De la parole ! Oui, mais qu'est-ce que la parole ? Et qu'elle en est l'intime nécessité ?

La question se pose en effet parce que si oublier peut être salutaire un temps, le manque de traces, de mémoires, d'empreintes, de souvenirs *opératifs*, c'est-à-dire constructeurs d'un cheminement tant dans nos vies que dans nos *œuvres* (La définition de ce mot ici pris dans sa double acception, réalisation et trajectoire, vient du latin *opera* : *ce qui est fait et demeure fait, à l'aide de la main*), ce manque donc nous croyons qu'il nous permet de survivre à la lourdeur du monde, au poids que peut offrir une relation, à des émotions tellement fortes que pour les supporter on les gratterait jusqu'au sang. En réalité il produit un vide, un trou béant qui pollue nos vies.

Parce que *la parole a une fonction plus affective que narrative* (Boris Cyrulnik), il est difficile de parler avec quelqu'un sans être affecté par ce qu'il dit. Et parce que c'est exactement cela la chose essentielle, être affecté, remué, déplacé, plus vivant enfin, qu'il faut parler, faire récit, dire, dire encore, révéler (au sens de faire remonter à la surface), oser aller là où les choses se dévoilent, s'offrent, se donnent, sortent sans mise en danger.



Alors, puisque tout ceci,

*On disait UN MANIFESTE*

Dans ce *lieu-là*, dans cet *espace-là*, accompagné de ces *êtres-là*, décidons de parler encore et encore, de raconter le plus *cliniquement* possible, le plus simplement possible, le plus concrètement possible l'invisible et l'indicible pour mettre à nu les rapports qu'entretiennent des individus entre eux.

Dans ce *lieu* donc, dans cet *espace-là*, accompagné de ces *êtres-là*, décidons de faire surgir pour chacun, des moments de *résistance*, de *contestations bruyantes* contre l'ordre du langage et l'orthodoxie des valeurs.

Dans ce *lieu* donc, dans cet *espace-là*, accompagné de ces *êtres-là*, écoutons ces voix que l'on entend peu ou pas, parfois ou jamais; entendons-les alors qu'elles sont toujours inaudibles pour l'ordre établi.

Dans ce *lieu* donc, dans cet *espace-là*, accompagné de ces *êtres-là*, notre champ de bataille sera la langue, non pas celle trafiquée pour dominer, pas la novlangue des oligarchies diverses mais celle du cœur qui dit une recherche, qui pointe *qui cherche*, qui précise *ce que l'on cherche* et *comment* puis qui surtout s'interroge sur *le pourquoi de la recherche*.

Dans ce *lieu* donc, dans cet *espace-là*, accompagné de ces *êtres-là*, même lorsque la langue manque, cheminons ensemble, sans jamais nier ni le *lire* ni *l'écrire*, ayons la parole comme première, moteur et cœur en fusion et faisons récit de tout bois parce que faire récit, c'est tenter de comprendre l'autre, s'atteler à saisir ce qui nous unit à lui, quelle part de lui nous trouble et quelle part de nous il peut partager, les manières de faire, de dire, de cheminer ensemble et de tisser ce qui nous est commun.

Faisons récit, parlons, racontons, discourons, dialoguons, conversons, vociférons même, et, en définitive, livrons des pratiques communes, des solidarités de destinées, des solitudes obligées, tous ces chemins que font ces récits en nous, de nous, récits d'espaces. Dans l'Athènes d'aujourd'hui, les transports en commun s'appellent *metaphorai*. Pour aller au travail ou rentrer à la maison, on prend une « métaphore ». Voilà pourquoi les récits sont des moyens de transport, ils voyagent, traversent des lieux, en relient certains par des itinéraires qui ne sont que des phrases en somme. Ils transforment des lieux en espaces et des espaces en lieux, des parcours en bornages, des cartes en ponts, du mouvements en frontières.

Dans ce *lieu* donc, dans cet *espace-là*, accompagné de ces *êtres-là*, même lorsque chacun arrive ici chargé de ses déterminations sociales, culturelles, économiques, interrogeons ce que nous avons encore là aussi en commun, notre profonde individualité où se joue une pluralité de discours, d'attitudes, de conduites contradictoires parce que sans cohérence sinon celle que propose le lieu.

Dans ce *lieu* donc, dans cet *espace-là*, accompagné de ces *êtres-là*, nous parlons et parce que nous le parlons le quotidien s'invente. Et s'il nous apparaît c'est parce que l'acte de parler ne se réduit pas à la connaissance de la langue, ni à la construction de phrases. S'il tient d'un système linguistique donné, il n'existe réellement que parce que nous nous approprions la langue dans le présent de l'instant et du lieu, le ici et le maintenant, pour passer un contrat entre les partenaires.

Dans ce *lieu* donc, dans cet *espace-là*, accompagné de ces *êtres-là*, traçons les chemins du buisson et de la rivière et inventons encore mille façons de braconner, de marcher, de cuisiner, de s'asseoir, de se lever, mille tentatives et essais qui font surgir des possibles. Ayons le souci de fuir les chemins sûrs, les conduites entendues et laissons-nous aller aux pratiques de braconnages qui défient toutes les surveillances et qui font de l'éducation contre l'éducation, de l'apprentissage contre l'apprentissage, de *l'anti discipline* contre l'obéissance.

Dans ce *lieu* donc, dans cet *espace-là*, accompagné de ces *êtres-là*, notre manifeste serait de parler avant toute chose, de lire seulement lorsque rien ne peut passer que par là et de marcher dans l'espace.

Dans ce *lieu* donc, dans cet *espace-là*, accompagné de ces *êtres-là*, produisons des pratiques quotidiennes qui n'ont aucune utilité sinon celle de prendre possession de son temps et de le partager sans aucun souci ni de montrer ni de se montrer encore moins de démontrer.

Dans ce *lieu* donc, dans cet *espace-là* donc, accompagné de ces *êtres-là* donc, faisons de nos vies des *lieux pratiqués* !

## APARTE

Toutes ces réflexions critiques mais respectueuses d'une trajectoire et du temps nécessaire tant pour les individus que pour les institutions, toutes ces réflexions donc sont nées grâce à un Ami très cher, un « artiste-intervenant » qui a eu la générosité de me livrer quelques éléments de sa trajectoire dans ce lieu d'expérimentation.

Donc,

*C'est l'histoire d'un mec...*

Comme n'importe quelle histoire, celle-ci commence par quelqu'un qui se lève et qui parle ! Quand cette chose étrange se passe, il est d'usage pour les participants de prêter attention à l'histoire elle-même et parfois à ce qu'elle porte en profondeur, rarement sur qui agit et s'agite...

Mais au fond

*Qui se lève ?*

Quelqu'un.

On dit être quelqu'un.

Cet ÊTRE QUELQU'UN, c'est un homme d'un certain âge, à ce moment précis de la vie où l'âge devient certain.

Ici on dirait un vieil homme.

Ailleurs on dirait l'ancien, pas un ancien mais l'ancien comme si on le connaissait, d'ailleurs on le connaît...

Un homme qui a regardé, vécu, mangé, bu, senti, touché, pris la mesure des choses et de quelques êtres et plus il pense, plus il réfléchit plus il sait qu'il ne sait que peu.

Alors il se lève et il marche.

Il marche beaucoup à petits pas alertes, la tête souvent baissée parce qu'il faut rendre hommage et reconnaître le sol qu'on foule.

On dirait qu'il sent quand il faut relever la tête parce qu'il y a à voir dans ce vaste monde.

Oui cet homme a pris et mesuré parce qu'il toise, il a fait métier d'arpenteur...

*Quelle part de lui se lève ?*

Que mobilise-t-on lorsque l'on s'apprête à se lever ? Quel part du corps nous traîne et nous entraîne ? Quel horizon soudain s'illumine pour qu'aucun corps ne puisse y résister ? Quelle magie, quel regard, quelle voix soudain semblent n'attendre que nous ?

*Quelle part de lui parle ?*

Il parle et la seule chose qui le préoccupe c'est la part de lui que cette parole mobilise. Que va-t-il pouvoir dire à celui qui lui fera don de son écoute ? Il sait que tout ce qui n'est pas donné est perdu, alors que va-t-il perdre avec délice de ce qu'il possède, de ce qu'il a, de ce qu'il sait, de ce qu'il peut, de ce qu'il veut ?

*Que dit-il qui mérite d'être écouté et entendu ?*

Le récit de sa propre plainte, de ses joies, de ses deuils et de ses épousailles. Tout ce qu'il livre, il le sait et le sent comme on sent la bise froide de l'hiver sur le visage,

*Qui est-il pour être attendu ainsi ?*

Une lettre rédigée avec soin et envoyée à un participant pour lui dire qu'il fait partie de *nos frères humains*. Des mots mais cela aurait pu être un dessin, une couleur, une image, des souvenirs comme autant de devoirs de vacances. Une sorte de carte postale venue de ses lointains passés, *un fragment sec d'une réalité humide* (Michel Onfray). Parce que c'est dans la mémoire et le souvenir qu'il nous est offert de comparer les lieux, les espaces et les êtres, ce que nous en connaissons, ce que nous en ignorons et les sentiments qu'ils nous inspirent.

*Que fait-il ?*

Il arpente.

Il sait comme n'importe quel ouvrier qu'il lui faut des outils, même rudimentaires pour engager la conversation même muette. Alors il regarde, il voit, il apprivoise, il apprend surtout parce qu'apprendre nous fait plus grand que nous sommes à nos propres yeux.

Et comme il est du peuple des bâtisseurs, il sait ce que c'est que de *bétonner la palissade*, remplir et bâtir *l'espace entre deux* ». Mais il sait aussi que celui qui se laisse emporter par *remplir l'espace entre deux*, travaille *au gel politique des lieux et il ne lui reste quand il s'aperçoit de l'œuvre faite, qu'à fuir loin des blocs de la loi.* (Michel De Certeau)

*Pourquoi parle-t-il ?*

Parce qu'il y est invité avec envie ! Qu'est-ce qui fait qu'on écoute quelqu'un ? Lire son urgence du partage et du don, voilà ce qui provoque l'invitation au voyage. C'est comme une urgence de vivre, une célébration du vivant dans les récits que l'on fait de nos trajectoires.

Et après avoir marché, ou pendant c'est selon, il fait récit parce qu'il sait que *le récit privilégie une logique de l'ambiguïté, il tourne la frontière en traversée, et le fleuve en pont. Il raconte en effet des inversions et des déplacements : la porte qui ferme est précisément ce qu'on ouvre ; le fleuve, ce qui livre passage ; l'arbre, ce qui jalonne les pas d'une avancée ; la palissade, un ensemble d'interstices où se coulent des regards. Là où la carte découpe, le récit traverse.* (Michel De Certeau)

Ensuite, comme pour insister, il pense à ces mots du poète Omar Khayyâm :  
*Il faut que je vive car les morts n'ont plus de mémoire.*

*Et il y a l'histoire d'une femme...*

Wendy Gueu , 32 ans. *Sainte Marie la sagesse*. Animatrice linguistique en plaine de jeux, danseuse, et professeure de danse (Cie Etat d'esprit-France), professeure de français, sciences humaines, formation scientifique, ateliers de cohésion sociale et d'alphabétisation en Belgique.

# BIBLIOGRAPHIE

Italo Calvino

*La machine littérature, 1984*

*Pourquoi lire les classiques, 1991*

Boris Cyrulnik

*Le récit de soi, conférence*

*Mourir de dire : la honte, Odile Jacob, 2010*

*Parler d'amour au bord du gouffre, Odile Jacob, 2004*

*La nuit j'écrirai des soleils, Odile Jacob, 2019*

Michel De Certeau

*L'invention du quotidien, Art de faire, Collection 10-18*

Franck Lepage

*Education populaire, une utopie d'avenir, éditeur lesliens qui libèrent 2012*

Valère Novarina

*Devant la parole, P.O.L.*

Michel Onfray

*Théorie du voyage : Poétique de la géographie, LGF, 2007*











